

Javier Marías

Si rude soit le début



folio

COLLECTION FOLIO

Javier Marías

Si rude
soit le début

*Traduit de l'espagnol
par Marie-Odile Fortier-Masek*

Gallimard

Titre original :
ASÍ EMPIEZA LO MALO

© Javier Marías, 2014.
Édition originale publiée par Alfaguara, Espagne, 2014.
Ouvrage publié en accord avec
Casnovas & Lynch Agencia Literaria S.L.
© Éditions Gallimard, 2017, pour la traduction française.

Couverture : Photo © Elliott Erwit / Magnum Photos
(détail).

Né à Madrid en 1951, Javier Marías est l'une des figures majeures de la littérature européenne actuelle. Élu à l'Académie royale espagnole en 2006, il est l'auteur d'une douzaine de romans, dont *Un cœur si blanc* (1993), *Demain dans la bataille pense à moi* (1996) et la trilogie *Ton visage demain* (2004, 2007, 2010), tous distingués par les plus grands prix internationaux.

*À Tano Díaz Yanes
qui, après quarante-cinq ans d'amitié, est toujours là
pour me prêter main-forte quand charge le taureau.*

*Et à Carme López Mercader
qui, si incroyable que cela puisse paraître,
n'est pas encore lasse de m'écouter. Pas encore.*

Il n'y a pas si longtemps que cette histoire est arrivée — moins que ne dure, en général, une vie, et une vie c'est bien peu, une fois terminée, quand on peut la résumer en quelques phrases et qu'elle ne laisse dans la mémoire que des cendres qui s'éparpillent à la première secousse et s'envolent au premier coup de vent — mais, de nos jours, elle serait inconcevable. Je fais surtout allusion à ce qui leur est arrivé à eux, à Eduardo Muriel et à sa femme, Beatriz Noguera, quand ils étaient jeunes, plutôt qu'à ce qu'il m'est arrivé avec eux, quand le jeune c'était moi et leur mariage, un interminable et indissoluble désastre. Ce dernier point, à savoir ce qui m'est arrivé à moi, serait toujours d'actualité puisque cela m'arrive encore à présent, à moins que ce ne soit la même chose qui continue. On pourrait aussi mentionner, je suppose, ce qui est arrivé à Van Vechten et d'autres faits relatifs à cette époque. Il y a toujours eu des Van Vechten et il y en aura toujours, la nature des personnages ne change jamais, semble-t-il, vous avez ceux de la réalité et ceux de la fiction, sa sœur jumelle, ils se répètent au cours des siècles comme si les deux univers manquaient d'imagination ou d'une échappatoire (l'un et l'autre sont, en fin de compte, l'œuvre des vivants, peut-être trouverait-on plus de créativité

chez les morts), d'où parfois l'impression que nous ne jouissons que d'un seul spectacle, d'un seul récit, comme les très jeunes enfants. Avec leurs variantes à l'infini qui leur donnent un coup de vieux ou un coup de jeune, mais demeurent par définition les mêmes. Il doit donc y avoir eu de tout temps des Eduardo Muriel et des Beatriz Noguera, sans parler de leurs comparses, et pléthore de Juan de Vere, c'est ainsi que je m'appelais et que je m'appelle. Juan Vere ou Juan de Vere, selon celui qui prononce ou pense mon nom. Mon personnage n'a rien d'original.

Il n'y avait toujours pas de divorce et l'on était loin de s'attendre à le voir un jour réapparaître, à l'époque où Eduardo Muriel et sa femme se marièrent, une vingtaine d'années avant que je ne m'immisce dans leur vie ou plutôt qu'ils ne traversent la mienne, celle d'un débutant, comme on dit. Mais dès l'instant où l'on vient au monde, des choses commencent à vous arriver, sa faible roue vous intègre avec scepticisme et lassitude et vous entraîne à contrecœur, car elle est vieille et elle en a broyé des vies, posément, à la lumière de sa nonchalante sentinelle, la lune froide qui somnole et observe d'un œil mi-clos, elle connaît les histoires avant qu'elles n'arrivent. Il suffit que quelqu'un vous remarque — ou promène sur vous un œil indolent — pour que vous ne puissiez plus vous y soustraire, dussiez-vous vous cacher, ne pas bouger, garder le silence, ne prendre aucune initiative, ne rien faire. Vous auriez beau vous efforcer de disparaître, vous avez déjà été repéré, telle, dans l'océan, une masse lointaine dont on ne saurait faire abstraction, qu'il faut éviter ou dont il faut s'approcher; vous comptez pour les autres et les autres comptent sur vous, jusqu'à ce que vous disparaissiez. Ce ne fut pas, en fin de compte, mon cas. Je n'ai pas été totalement passif et n'ai pas prétendu être un mirage, je n'ai pas cherché à me rendre invisible.

Je me suis toujours demandé comment les gens osaient contracter mariage — et l'ont osé pendant des siècles — quand cet état présentait un caractère définitif ; surtout les femmes, pour lesquelles il était manifestement plus difficile de trouver des petites consolations, ou qui devaient se donner deux ou trois fois plus de mal pour les cacher, voire jusqu'à cinq fois plus de mal, pour peu qu'elles reviennent de ces moments de petites consolations avec un fardeau, contraintes de dissimuler un être nouveau avant même qu'il n'ait un visage et qu'elles ne puissent le montrer au monde : sitôt qu'il a été conçu, détecté ou suspecté, pour ne pas dire annoncé, et d'en faire un imposteur toute son existence, souvent sans que lui-même se rende compte de son imposture et de sa bâtardise, fût-ce le jour où, l'âge venu, il ne risquera plus d'être confondu par qui que ce soit. Nombreux sont les enfants qui ont pris pour père quelqu'un qui n'était pas le leur et pour frères certains qui ne l'étaient qu'à moitié ; ils sont descendus dans la tombe sans jamais remettre en question ni leurs convictions ni la faute, à savoir la duperie à laquelle les ont soumis, depuis leur naissance, les mères impavides. À la différence des maladies et des dettes — les deux autres choses qu'en espagnol, on « contracte » le plus, toutes trois se partageant ce verbe, comme si le pronostic était réservé, de mauvais augure ou pour le moins éprouvant — il était sûr, en ce qui concernait le mariage, qu'il n'y avait ni cure, ni remède, ni acquittement. À moins que n'y supplée la mort de l'un des conjoints parfois longtemps attendue en silence et plus rarement facilitée, provoquée ou encouragée, en silence, tel un inavouable secret. Ou la mort des deux, bien sûr, et, dans ce cas, il n'y avait plus rien, seuls des enfants laissés dans l'ignorance, si tant est qu'ils en aient eu et qu'ils aient survécu, et un souvenir fugace. Ou, à la rigueur, une histoire. Une histoire

ténue, presque jamais racontée, on ne raconte pas celles qui touchent à la vie intime — tant de mères impavides jusqu'à leur dernier souffle et aussi tant de femmes qui ne sont pas mères — ou peut-être que si, on les raconte, mais en chuchotant, pour ne pas leur dénier toute existence, pour qu'elles ne restent pas sur l'oreiller muet dans lequel s'est enfoui le visage en larmes, ni même sous le regard de l'œil somnolent, mi-clos de la lune, froide sentinelle.

Eduardo Muriel portait une fine moustache, comme s'il l'avait laissée pousser à l'époque où l'acteur Errol Flynn donnait le ton, et avait, par la suite, oublié de la tailler ou de l'épaissir. Il était de ces hommes qui tiennent à leurs habitudes en ce qui concerne leur aspect, de ceux qui ne se rendent pas compte que le temps passe, que les modes changent et qu'ils vieillissent — comme si cela ne les concernait pas, comme s'ils s'en moquaient et se sentaient à l'abri du ravage des ans — et jusqu'à un certain point ils ont raison de ne pas s'en soucier ou de ne pas en faire cas : en n'épousant pas leur âge, ils le tiennent en respect ; en ne lui cédant rien sur l'extérieur, ils finissent par ne pas l'assumer, et les années, apeurées — elles défont la plupart d'entre nous —, les surveillent, les contournent, mais n'oseraient s'en prendre à eux, elles ne s'incrument pas dans leur esprit, ne s'attaquent pas à leur apparence, se contentant de jeter quelques poignées de grésil ou une lente pénombre. Il était grand, bien plus grand que la moyenne de ses contemporains, ceux de la génération après celle de mon père ou même de la sienne. Aussi avait-on, à première vue, le sentiment d'un homme robuste, au port élégant, même si, selon les critères traditionnels, sa silhouette n'était

pas virile, à proprement parler : il était plutôt étroit d'épaules pour sa taille d'où l'impression qu'il avait du ventre bien qu'il n'eût là aucun embonpoint, pas plus que sur ses hanches d'où surgissaient des jambes interminables dont il ne savait que faire quand il était assis : s'il les croisait (sa position préférée), le pied de celle du dessus touchait, tout naturellement, le sol, ce à quoi certaines femmes, fières de leurs jambes — soucieuses de ne pas en montrer une qui pende, enflée ou déformée par le genou qui la supporte —, parviennent par quelque artifice ou effet d'optique et grâce à leurs hauts talons. Compte tenu de ses épaules étroites, Eduardo Muriel portait une veste rembourrée, je pense, de très discrètes épaulettes, à moins que le tailleur ne leur donnât à la confection une subtile forme de trapèze inversé (dans les années soixante-dix et quatre-vingt du siècle dernier, Muriel allait chez le tailleur ou le tailleur venait chez lui, ce qui ne se faisait plus guère). Il avait le nez très droit, sans la moindre courbure en dépit de sa longueur et, dans ses cheveux épais, séparés par une raie et plaqués à l'eau, comme le coiffait sûrement sa mère quand il était enfant — il n'avait pas jugé bon de contrevenir à cette antique prescription —, brillaient quelques fils blancs sur une base châtain foncé. La fine moustache atténuait à peine la spontanéité, l'éclat et la jeunesse de son sourire. Il avait beau s'efforcer de le réfréner ou de le garder pour lui, souvent il n'y parvenait pas : on percevait dans sa nature un fond de jovialité ou un passé qui émergeait sans qu'il fût nécessaire de jeter la sonde à de grandes profondeurs. Il n'y faisait toutefois pas appel dans les eaux très superficielles où flottait certaine amertume contrainte ou instinctive dont il ne devait pas se sentir responsable mais, à la rigueur, victime.

Le plus frappant pour qui le voyait pour la première

fois en personne, ou de face sur l'une de ses rares photos de presse, c'était le bandeau qu'il arborait sur l'œil droit, un bandeau de borgne, tout ce qu'il y a de plus classique au théâtre ou au cinéma, noir, saillant, que maintenait en place un élastique de même couleur qui lui traversait le front en diagonale et s'ajustait sous le lobe de l'oreille gauche. Je me suis toujours demandé pour quelle raison ces bandeaux présentaient une protubérance, j'entends ceux qui ne se limitent pas à cacher l'œil d'un bout de tissu, mais sont inamovibles, comme encastrés, faits de je ne sais trop quelle matière rigide et compacte. (On aurait dit de la bakélite, ça vous donnait envie de tambouriner dessus avec vos ongles pour voir quel effet ça produisait au toucher, ce que je n'ai jamais osé vérifier avec celui de mon employeur, bien entendu ; en revanche, j'en connaissais le bruit car, pour peu qu'il soit tendu ou irrité, ou même qu'il fasse une pause pour réfléchir avant d'émettre une sentence ou un discours, le pouce sous l'aisselle, comme la minuscule cravache d'un militaire ou d'un cavalier qui passe en revue ses troupes ou ses montures, Muriel tambourinait précisément sur la coque du bout des ongles de sa main libre, comme s'il sollicitait l'aide du globe oculaire inexistant ou inutile, le bruit devait lui plaire et il était, en effet, agréable, cric, cric, cric ; disons que cela vous donnait un peu le frisson de le voir ainsi faire appel à l'œil absent, jusqu'à ce que vous finissiez par vous habituer à ce geste.) Peut-être cette bosse cherche-t-elle à donner l'impression qu'il y a un œil par-dessous, alors qu'il n'y en a sans doute pas, mais juste une grotte, une orbite vide, un creux, une fosse. Peut-être ces bandeaux sont-ils convexes à seule fin de nier la macabre concavité qu'ils dissimulent, dans certains cas ; qui sait s'ils ne recèlent pas un globe élaboré, de verre blanc ou de marbre, dont la pupille et l'iris sont peints avec un réalisme superflu, à la perfection, un globe que l'on ne doit jamais voir, enveloppé de noir, ou que seul verra

son propriétaire, à la fin de la journée, quand, fatigué, il l'exposera devant le miroir et, le cas échéant, l'extraira.

Et si cela ne manquait pas d'attirer l'attention, il en allait de même pour l'œil valide et découvert, le gauche, d'un bleu sombre et intense, telle la mer à la tombée du jour ou à l'approche de la nuit ; de par son unicité, il semblait tout capter et se rendre compte de tout ; comme s'il adjoignait à ses facultés propres celles de son compagnon invisible et aveugle ou comme si la nature avait voulu compenser par un surcroît d'acuité la perte de son jumeau. La force et la rapidité de cet œil étaient telles que j'essayais parfois, petit à petit et en catimini, de me placer hors de sa portée, afin qu'il ne me blesse pas de son regard acéré, jusqu'à ce que Muriel me réprimande : « Mets-toi un peu plus sur la droite, là où tu es, tu sors presque de mon champ de vision et tu m'obliges à me contorsionner, rappelle-toi qu'il est plus limité que le tien. » Au début, quand mon regard ne savait où se poser, mon attention étant partagée entre l'œil vivant et maritime et le bandeau mort et magnétique, il n'hésitait pas à me rappeler à l'ordre : « Juan, je te parle avec l'œil qui voit, pas avec le défunt, peux-tu s'il te plaît m'écouter et ne pas te laisser distraire par celui qui ne dit pas un mot ? » Muriel faisait ainsi ouvertement référence à sa demi-vision, à la différence de ceux qui voilent d'un silence gênant tout défaut ou handicap personnel, si apparent et spectaculaire soit-il : vous avez des manchots amputés à hauteur de l'épaule qui jamais n'avoueront les difficultés qu'entraîne la perte manifeste d'un membre et qui n'ambitionnent rien de moins que de se mettre à jongler ; des unijambistes qui entreprennent avec une béquille l'ascension de l'Annapurna ; des aveugles qui passent leur vie au cinéma et enragent dans les scènes sans dialogues, se plaignant dans les plus visuelles que l'image soit floue ; des invalides en fauteuil

roulant qui feignent d'ignorer ce moyen de locomotion et se mettent en tête de gravir des escaliers en faisant fi des rampes d'accès que, de nos jours, on met partout à leur disposition ; des chauves sans un poil sur le caillou qui, au moindre coup de vent, font mine de lisser leur tignasse imaginaire comme si elle était soudain devenue indomptable. (Libre à chacun de faire ce qu'il veut, il ne me viendrait pas à l'esprit de les critiquer.)

Mais la première fois que je lui demandai ce qui lui était arrivé, comment son œil silencieux s'était tu, il me répondit sur ce ton glacial qu'il prenait parfois quand les gens l'agaçaient, mais rarement avec moi qu'il traitait, en général, avec bienveillance et affection : « Comprenons-nous bien : tu n'es pas ici pour me poser des questions sur des sujets qui ne te concernent pas. »

Au début, ce qui me concernait se résumait à pas grand-chose, même si cela changea vite, il suffit d'avoir quelqu'un à disposition, à sa botte, pour se mettre à lui confier ou à lui créer des tâches ; et « ici » signifiait chez lui, mais, au bout d'un certain temps, cela finit plus ou moins par signifier « à mes côtés », quand je dus l'accompagner pendant l'un ou l'autre de ses déplacements, aller le rejoindre lors d'un tournage, ou lorsqu'il décida de m'intégrer à des parties de cartes entre amis, surtout pour faire nombre, je pense, et s'assurer du même coup un témoin admiratif de plus. Dans ses périodes les plus extraverties qui, par chance, n'étaient pas rares — ou faudrait-il dire, moins mélancoliques, voire misanthropes, il passait régulièrement d'un extrême à l'autre, comme si son esprit vivait au rythme d'un balancier plutôt mesuré qui parfois s'accélérait en présence de sa femme pour des raisons que je ne m'expliquais pas et, sans doute, très anciennes —, il aimait avoir un public tout oreille, voire qui l'encourage un peu.

Chez lui, il était fréquent, quand nous nous retrouvions le matin pour qu'il me donne ses instructions s'il en avait, ou pour discourir un moment, de le trouver allongé par terre, sur le dos, au salon ou dans le

bureau attenant (les deux pièces étant séparées par une porte coulissante, presque toujours ouverte, d'où cette impression qu'elles ne formaient, en réalité, qu'un vaste et unique espace). Peut-être ce choix était-il déterminé par ses difficultés à positionner ses jambes lorsqu'il était assis et se sentait-il plus à son aise, étendu de tout son long, sans entrave ni limite, aussi bien sur le tapis du salon que sur l'estrade du bureau. Bien entendu, par terre, il ne portait pas de veste, elles auraient été soumises à trop rude épreuve, il leur préférait une chemise sous un pull en V et ça oui, toujours une cravate, vu son âge, cet accessoire devait lui sembler indispensable, du moins en ville, même si, à l'époque, on avait déjà envoyé au diable le code vestimentaire. La première fois que je le vis ainsi — allongé telle une courtisane du XIX^e siècle ou quelqu'un qui a été victime d'un accident — je m'affolai, stupéfait, imaginant qu'il avait eu une attaque ou s'était évanoui, à moins qu'il ne se soit cogné contre un meuble, ne soit tombé et n'ait pu se relever.

— Que se passe-t-il, Don Eduardo ? Vous ne vous sentez pas bien ? Puis-je vous aider ? Vous avez glissé ?

Les mains tendues, je me précipitai pour l'aider à se relever. Après un vague désaccord (il avait insisté, dès le départ, pour que je le tutoie), nous étions convenus que je le vouvoierais et laisserais tomber le « Don » avant son nom, ce qui était loin d'être évident, car il me venait instinctivement et ne cessait de m'échapper.

— Arrête tes bêtises ! me répondit-il depuis le plancher, sans faire le moindre geste pour se relever, comme si ma présence ne le gênait en rien, il regarda mes mains salvatrices comme s'il se fût agi de deux mouches dont le vol frénétique l'agaçait. Tu ne peux donc pas me laisser fumer en paix ? Voyons !

Là-dessus, il brandit, à hauteur de mon visage, une pipe qu'il tenait par le culot. Il fumait surtout

des cigarettes, sauf chez lui où il les faisait alterner avec la pipe, comme pour parachever un tableau que, d'ailleurs, nous étions peu nombreux à voir (pas plus qu'il ne la fumait lors des soirées qu'il donnait à l'occasion, la plupart du temps à l'improviste), sans doute souhaitait-il le compléter à sa façon : bandeau, pipe, fine moustache, épaisse chevelure avec raie au sommet du crâne, costumes sur mesure, gilet parfois, à croire qu'inconsciemment il en était resté à l'image des don Juan de son enfance ou de son adolescence, dans les années trente et quarante, et non seulement à celle d'Errol Flynn (par excellence et dont il partageait le sourire étincelant) mais à celle d'acteurs aujourd'hui beaucoup plus nébuleux, tels que Ronald Colman, Robert Donat, Basil Rathbone, et même David Niven et Robert Taylor qui leur survécurent, il ressemblait à chacun d'eux, si différents fussent-ils les uns des autres. Et, compte tenu qu'il était espagnol, il rappelait par moments les plus bronzés et les plus typés, voire exotiques d'entre eux, Gilbert Roland et Cesar Romero, surtout le premier, dont le nez était aussi long et droit que le sien.

— Et puis-je me permettre de vous demander ce que vous faites par terre ? Simple curiosité de ma part, ne voyez là aucun reproche, Dieu m'en garde ! Je souhaite comprendre vos habitudes, c'est tout, s'il s'agit là d'une habitude.

Il fit un signe d'impatience résignée, comme si mon étonnement ne le surprenait en aucune façon et que je n'étais pas le premier à qui il donnait ces explications.

— Qu'est-ce que ça a d'extraordinaire ? Qu'est-ce qui se passe ? Je fais ça souvent. Il n'y a rien à comprendre, oui, c'est une de mes habitudes. On ne peut pas s'allonger comme ça, sans raison, juste pour le plaisir ? Et par commodité.

— Bien sûr que si, Don Eduardo, vous pouvez

faire des acrobaties si le cœur vous en dit, bien sûr ! Et même jongler avec des assiettes chinoises, glissai-je, mine de rien, façon de laisser entendre que sa posture n'était pas aussi normale qu'il le prétendait, en tout cas pas chez un homme mûr et, par-dessus le marché, père de famille, car ramper est le propre des enfants, et il en avait trois chez lui.

Je ne savais pas trop non plus si l'on appelait assiettes chinoises ce qui m'était venu à l'esprit, ce tour d'adresse où vous faites tourner plusieurs assiettes en même temps à la pointe de baguettes flexibles, longues et fines, chacune reposant, me semble-t-il, sur le bout d'un doigt, je n'ai pas idée non plus de la façon dont on y arrive, ni à quelles fins. Quoi qu'il en soit, il dut comprendre.

— Mais vous avez là deux canapés, ajoutai-je, tendant la main par-derrière, en direction du salon, lui-même étant allongé dans le bureau. Je ne me serais pas le moins du monde inquiété si je vous avais trouvé sur l'un d'eux, dussiez-vous dormir ou être en transe, mais voyons, par terre, avec toute cette poussière... On ne s'attendrait pas à ça, excusez-moi.

— En transe ? Moi, en transe ? Comment ça, en transe ?

Cela sembla l'avoir offensé, mais il esquissa un sourire comme si cela l'avait également amusé.

— Oui, disons que c'était une façon de parler. Plongé dans vos pensées. En méditation. Ou hypnotisé.

— Moi, hypnotisé ? Et par qui ? Et comment ça, hypnotisé ? — il ne put réprimer un sourire aussi manifeste que fugace —, tu veux dire auto-hypnotisé ? Que je me suis hypnotisé moi-même ? Ce matin ? À *quoi bon* ? acheva-t-il en français : les brèves incursions dans cette langue n'étaient pas rares chez les plus cultivés de sa génération ou des précédentes, c'était, pour la plupart, leur seconde langue.

Oui, j'eus tôt fait de constater que mes petites

plaisanteries n'étaient pas mal reçues : jamais, pour ainsi dire, il ne les laissait tomber à plat, mais il avait tendance à rattraper la balle et, s'il ne s'y attardait pas outre mesure, ce n'était pas l'envie qui lui en manquait, mais plutôt le souci d'éviter que je ne prenne trop vite des libertés, une précaution superflue, compte tenu de mon admiration et du respect que je lui portais. Il s'arrêta, fort de son envolée française. Il leva à nouveau sa pipe encore fumante pour donner de l'emphase à ses paroles :

— Le sol est l'endroit le plus stable, le plus ferme, le plus humble qui soit, d'où l'on voit le mieux le ciel ou le plafond et où l'on pense le mieux. Et sur ce plancher, il n'y a pas un grain de poussière, précisa-t-il. Il faudra bien que tu t'habitues à me voir comme ça, parce que de là où je suis, on ne saurait tomber, ni tomber plus bas, un avantage à l'heure des décisions, nous devrions toujours les prendre en fonction de la logique du pire, mis à part toutefois le désespoir et la turpitude qui, en général, vont de pair, plus possible ainsi de vaciller et de nous bercer d'illusions. Ne t'inquiète pas, assieds-toi, que je te dicte deux ou trois choses. Et oublie une fois pour toutes le « Don », tiens-le-toi pour dit. « Don Eduardo » — il imita ma voix et c'était un excellent imitateur. Ça me vieillit, ça me rappelle Galdós, que je supporte, à deux exceptions près, ce qui, dans une œuvre aussi outrancière, fait de lui un despote. Allons, écris-moi ça.

— Vous allez me dicter de là où vous êtes ? Vous voulez dire d'en bas ?

— Oui, d'ici même. Qu'est-ce qui se passe ? Serait-ce que ma voix ne te parvient pas ? Ne me dis pas qu'il va falloir t'emmener chez l'otorhino, ce serait bien mauvais signe à ton âge ! Quel âge prétends-tu avoir ? Quinze ans ?

Lui aussi avait certaine propension à la plaisanterie et à l'exagération.

— Vingt-trois. Oui, bien sûr que votre voix me parvient. Comme vous le savez, elle est puissante et virile.

Je ne me contentais pas de lancer la balle : je lui renvoyais chacune de ses plaisanteries sur le même ton badin. Il recommença à sourire machinalement, plus de son œil que de ses lèvres.

— Mais je ne verrai pas votre visage si je m'assieds à ma place habituelle, je vous tournerai le dos — ce qui est malpoli, n'est-ce pas ?

D'ordinaire, lors de nos discussions, je m'asseyais dans un fauteuil face au sien, son bureau XVIII^e entre nous, et lui-même était allongé à l'entrée du salon, derrière mon fauteuil.

— Eh bien, retourne-la, ta chaise, fais en sorte qu'elle soit face à moi. La belle affaire ! Je ne vois pas le problème, elle n'est tout de même pas vissée au plancher !

Il avait raison, j'obtempérai. À présent, il se trouvait littéralement à mes pieds, à angle droit avec eux, une composition pour le moins excentrique, le patron à l'horizontale sur le plancher et le secrétaire — ou ce qu'il voulait que je sois — à deux doigts de lui flanquer un coup de pied dans les côtes ou dans la hanche au moindre mouvement involontaire ou mal calculé de ses jambes. Je m'apprêtais à écrire dans mon cahier (je tapais ensuite les lettres à la machine, une vieille machine qu'il m'avait prêtée, mais qui faisait encore l'affaire, puis je les lui donnais à relire et à signer).

Cependant Muriel ne s'y mit pas tout de suite. Son affabilité, son sourire en coin de quelques instants plus tôt avaient été remplacés par un air absent, pensif, ou par l'un de ces chagrins que l'on chasse pour éviter de les affronter ou d'y sombrer et qui, de ce fait, ne cessent de revenir à la charge, s'acharnent et, à chaque assaut, vous affectent plus

en profondeur car, loin d'avoir disparu durant la période où on les a tenus en respect ou bannis de nos pensées, ils ont repris vigueur et, furtifs et sournois, n'ont cessé de nous saper le moral, telles les prémices d'une rupture amoureuse que l'on finira par concrétiser, mais dont on ne parvient pas encore à prendre conscience : ces vagues de froideur, d'agacement, de ras-le-bol à l'égard d'un être très cher qui déferlent, s'attardent, s'en vont et dont, chaque fois qu'elles se retirent, il est de bon ton de croire que leur visite a été pure fantasmagorie — engendrée par le malaise d'être soi ou par un mécontentement général, voire des contrariétés ou, qui sait, la chaleur —, et qu'elles ne reviendront plus. Et tout cela pour s'apercevoir que ces vagues sont de plus en plus gluantes, qu'elles perdurent, qu'elles empoisonnent et embrument l'esprit, lui font perdre confiance et le poussent à s'exécrer lui-même. Ce sentiment de désamour met du temps à poindre et plus encore à se formuler dans votre esprit (« Je crois que je ne la supporte plus, il faut que je la vire, je n'ai pas le choix »), et quand la conscience a fini par l'assumer, il lui reste encore un long chemin à parcourir avant d'être verbalisé, exposé à la future victime de l'abandon qui, pour le moment, ne se doute de rien — parce que nous, lâcheurs, nous avons aussi du mal à nous détacher, trompeurs, couards, experts en échappatoires, traînardes que nous sommes, nous ambitionnons l'impossible : éviter la culpabilité, épargner la souffrance — et celle dont la destinée sera de soupirer après lui sans y croire et, peut-être, de mourir de langueur.

Muriel posa les mains sur sa poitrine, l'une enserrant la pipe qui avait fini par s'éteindre sans qu'il prît la peine de la rallumer. Au lieu de commencer à me dicter, comme il me l'avait annoncé, il demeura une ou deux minutes silencieux au cours desquelles je le regardai d'un œil interrogateur, stylo à la main, jusqu'à ce que je remette le capuchon de peur que la plume ne sèche. D'un instant à l'autre, il semblait avoir oublié l'objet de sa préoccupation, comme si une pensée, un sujet, un vieux dilemme, lui avait traversé l'esprit, balayant tout le reste, sauf moi en ma qualité d'éventuel conseiller ou de simple oreille ouverte à ses inquiétudes : depuis le plancher, il me lançait des œillades dubitatives pour ne pas dire furtives, donnant l'impression d'avoir quelque chose sur le bout de la langue — deux ou trois fois il ouvrit la bouche, reprit haleine, la referma — qu'il ne se décidait pas à prononcer, ou plutôt à me laisser entendre ; comme s'il se demandait s'il était ou non pertinent de m'associer à une question qui le perturbait ou le gênait, voire le consumait. Par deux fois, il se racla la gorge. Les mots se bousculaient au portillon, retenus par mesure de prudence, par souci de réserve ou du moins de discrétion, comme si la matière jugée délicate ne devait pas filtrer, ni même

être exprimée, ce qui est exprimé se fixe dans l'air et il est difficile de l'en déloger. J'attendis sans mot dire, sans insister ni l'exhorter à parler. J'attendis avec confiance et patience, déjà conscient — cela s'apprend de bonne heure, dans la petite enfance — que ce dont on a grande envie de se libérer, que l'on voudrait raconter, demander ou proposer, finit presque toujours par émerger, par surgir comme si aucune force — aucune répression du moi par le soi, aucun raisonnement — ne pouvait le réfréner, nous perdons presque tous les combats contre notre langue pour peu que le feu la dévore. (Et elle peut être violente la langue, dictatoriale.)

— Toi qui appartiens à une autre génération et qui verras les choses autrement, finit par émettre Muriel, en mesurant ses paroles. Toi qui es jeune, toi qui appartiens à une autre génération, répéta-t-il croyant ainsi gagner assez de temps pour s'interrompre et se taire, oui, toi, que ferais-tu si tu apprenais qu'un ami de longue date... ? — Il fit une pause, comme s'il allait se rétracter et reformuler sa question. — Comment en venir au fait, comment t'expliquer ça... Qu'un ami de longue date n'a pas toujours été tel qu'il est à présent ? Pas tel qu'on l'a connu et qu'il est à présent, ni tel qu'on a toujours cru qu'il était ?

De toute évidence, à en juger par le flot de questions creuses, sans queue ni tête, il en débattait encore. Loin d'être un esprit confus, Muriel se prévalait de sa précision, même si, dans sa quête, il avait tendance à divaguer. En fonction de ma réponse, il pouvait se dédire (« Ça revient au même, laissons tomber », ou : « Arrête, arrête, oublie ça », ou encore : « Non, mieux vaut que je ne te mêle pas à ça, ce n'est pas de ton ressort, ce n'est pas une bonne chose, tu ne dissiperas pas mes doutes pour autant et tu n'y comprendras rien »). Ainsi, au début, décidai-je

d'attendre et de feindre la plus vive attention, comme si j'étais sur des charbons ardents, pendu à ses lèvres et que rien ne me tenait tant à cœur ; voyant qu'il n'ajoutait rien — déconcerté par son propre galimatias — je compris que c'était à moi de lui délier la langue et avant qu'il ne se mure dans son silence, je m'enhardis :

— À quoi faites-vous allusion ? À une trahison ?
On vous a trahi ?

Je constatai qu'il n'était pas capable de souscrire à l'équivoque, fût-elle due à des propos brumeux, obscurs ou insignifiants, j'en conclus que la seule façon d'en sortir serait d'insister, ne fût-ce qu'un peu.

Il porta la pipe à sa bouche, la mordilla, parlant entre ses dents, comme s'il préférerait qu'on ne l'entende pas trop nettement. Comme si ce qu'il disait n'était peut-être que du bluff.

— Non, c'est bien là le problème. S'il s'agissait de cela, je saurais comment y faire face, comment aborder la situation. Si j'étais directement concerné, je n'aurais aucun scrupule à aller le trouver afin de mettre les choses au clair. Ou à m'opposer à lui si l'affaire s'avérait inexcusable, un *casus belli*. Mais on en est loin. Ces rumeurs ne me concernent pas, elles n'ont rien à voir ni avec moi ni avec notre amitié. Elles ne l'affectent pas, et pourtant...

Il n'acheva pas sa phrase, il se renferma à nouveau en lui-même, cela lui coûtait d'admettre ce qu'il imaginait.

Je ne croyais pas à ce que je répondis, mais je pensai ou pressentis que cela servirait à lui délier la langue : dès que l'on commence à nous raconter ou à insinuer quelque chose de délicat, de scabreux, voire d'interdit, que l'on estime grave et que l'on hésite à relater, ne nous efforçons-nous pas de délier la langue du narrateur ? Il s'agit presque d'un réflexe, nous faisons surtout ça pour ce que l'on appelait autrefois le « sport ».

— Dans ce cas, pourquoi ne passez-vous pas outre ? Pourquoi ne laissez-vous pas courir ? Il peut s'agir de rumeurs mensongères ou erronées, de calomnies. Bref, si elles ne vous concernent pas, eh bien... je ne sais pas, laissez tomber et restons-en là une fois pour toutes. Bon, vous pouvez aussi l'interroger à ce sujet. Qu'il confirme ou démente, n'est-ce pas ? Si vous êtes si bons amis, il vous dira la vérité, non ?

Muriel retira sa pipe et porta sa main libre à sa joue, savoir si la joue reposait sur la main ou la main sur la joue n'est pas facile à dire quand quelqu'un est allongé par terre. Il tourna vers moi son œil sagace qui, jusqu'à présent, errait dans les hauteurs, au plafond, sur les rayonnages supérieurs de la bibliothèque ou sur un tableau de Francesco Casanova accroché à un mur de son bureau, il m'expliqua plus d'une fois combien il était fier de posséder une œuvre du jeune frère du célèbre Giacomo, peintre favori de la Grande Catherine (« de Russie », ne manquait-il pas de préciser, comme s'il eût douté, et à juste titre, de mes connaissances historiques). Il me regarda en essayant de sonder ma bonne volonté ou d'évaluer mon degré d'ingénuité, voulais-je vraiment apporter des solutions, étais-je simplement attentionné, ou peut-être, et pis encore, fouineur ? Il dut donner son approbation provisoire à mon comportement car, au bout de longues secondes inquisitoriales qui me perturbèrent et au cours desquelles je fus moi-même tenté de me mettre en question, il me répondit :

— Pas forcément. Nul ne fait un tel aveu de but en blanc, fût-ce à un ami, à un ennemi, à un inconnu, à un juge, sans parler de sa propre épouse ou de ses enfants. Que me répondrait-il si je lui posais la question ? N'allait-il pas me demander si j'étais cinglé ? Ou pour qui je le prenais, le connaissais-je donc si

mal que ça ? Il alléguerait qu'il s'agissait de rumeurs infondées, ou du vil règlement de comptes de quelque perfide éconduit qui lui gardait une implacable rancœur, l'une de celles qui ne meurent jamais. Bien sûr que non. Encore faudrait-il que je sache qui avait pu inventer une telle histoire. Et de toute évidence le rayer de mes amis, et cela, de son propre fait et non du mien. Il y perdrait, lui, et pas moi. Ce serait lui qui s'en mordrait les doigts. À moins qu'il ne se sente victime, et à juste titre, si, en fin de compte, tout cela était faux.

Il s'arrêta un instant, sans doute pour imaginer la scène absurde, l'exhortation à la sincérité.

— Voyons, Juan, ne sois pas naïf, il y a de nombreuses occasions où un « non » s'impose, et un tel « non » ne saurait clarifier quoi que ce soit, il est inutile. C'est ce que l'on répondrait, que cela corresponde ou non à la vérité. Un oui est parfois utile. Un non ne l'est presque jamais quand il s'agit de quelque chose de laid ou de honteux, ou qu'il est question de parvenir coûte que coûte à ses fins ou de sauver sa peau. Il ne vaut rien par lui-même. L'accepter relève d'un acte de foi, et la foi, c'est notre affaire, et non pas celle de celui qui répond « non ». En outre, volage et fragile, la foi chancelle, s'affermit, se fissure, se renforce. Et se perd. Croire n'est jamais article de foi.

« Qui diable lui aura rapporté ce qu'a fait ou dit cet ami douteux ou qui soudain paraît douteux ? » me demandai-je. Je réfléchis. « Après la moitié de sa vie en pleine clarté. » Peut-être n'ai-je pas pensé cela, mais est-ce, du moins, ainsi que je me le remémore, à présent que je ne suis plus tout jeune, que j'ai à peu près, pour ne pas dire au moins, l'âge de Muriel à l'époque ; il est impossible de retrouver l'inexpérience des années d'apprentissage après une longue route. Une fois que vous l'avez compris, comment voudriez-vous ne plus comprendre ce qu'en d'autres temps vous ne compreniez pas ? L'ignorance ne revient pas, fût-ce pour décrire ces jours où vous en avez joui à moins qu'au contraire, vous n'en ayez été victime. Ne vous fiez pas à celui qui raconte quelque chose en feignant l'innocence, en contrefaisant celle de son enfance, de son adolescence ou de sa jeunesse, celui qui affirme adopter le regard — l'œil de glace, candi — de l'enfant qu'il n'est plus, ou ce vieillard qui se prévaut de sa maturité et oublie le vieil âge qui régit sa vision du monde et sa connaissance des êtres et de lui-même, ou ces morts qui — s'ils pouvaient parler ou murmurer — se situeraient dans la perspective des vivants stupides et inaboutis qu'ils furent, comme s'ils n'avaient pas

encore franchi l'étape du trépas et de la métamorphose, et n'avaient pas achevé tout ce qu'ils avaient à faire ou dire, car une fois qu'ils ont tout fait et tout dit, il n'y a plus aucune surprise, aucune amélioration ni aucune modification possible : les comptes sont à jamais clos et plus personne ne les rouvrira... Il a fait référence à cela en disant : « Nul ne fait un tel aveu », quelle que soit leur nature, elles doivent donc être bien troubles, bien sordides, ces nouvelles qui lui sont parvenues. « Quelque perfide éconduit », a-t-il ajouté, expression que je n'ai pas manqué d'associer à une femme, même si l'un et l'autre terme peuvent, je l'imagine, et pourquoi pas, s'appliquer à un homme, même si, en les entendant, j'ai aussitôt cru voir une femme à l'origine de cette information... Il hésite à me faire part ou non de ce dont il s'agit, de ce qu'il a appris à ses dépens. Il craint que me mettre au courant ne concrétise ou n'accrédite la rumeur et que plus il l'ébruitera, plus cela la renforcera et plus il condamnera son ami, ce que, bien entendu, il préfère éviter. Mais il ne peut pas non plus éliminer tout simplement ce qu'il a entendu et sans doute cela lui pèse-t-il et le tourmente-t-il à tel point qu'il ne peut plus le garder pour lui, cette pensée le hante jour et nuit, mais il ne sait pas à qui en parler sans lui donner du même coup trop d'importance, sans dramatiser la situation. Peut-être me voit-il comme la plus insignifiante de ses connaissances, précisément en raison de mon jeune âge, de mon inexpérience et de mon incapacité à œuvrer dans son monde d'adultes accomplis. Et s'il m'arrivait de ne pas tenir ma langue, ma voix n'a guère de poids, ni de crédibilité. Sans doute m'a-t-il choisi pour mon insignifiance, pensai-je. Me raconter cela à moi revient ou presque à ne pas le raconter. Il se sentira plus en sécurité avec moi qu'avec n'importe qui d'autre : il peut me renvoyer et ne jamais me

revoir, il peut, pour ainsi dire, me rayer de sa vie, tôt ou tard, je me réduirai à un simple espace vide. Cela veut dire que je peux aussi enquêter, creuser ou faire parler. Vu le peu d'intérêt que je suscite, cela ne portera pas à conséquence.

— Je ne saurais vous donner un avis, Don Eduardo, Eduardo — je me repris aussitôt, cela sonnait aussi irrespectueux que discordant —, si vous n'êtes pas plus explicite. Vous m'avez demandé ce que je ferais, moi. À moins de savoir de quoi il s'agit, je ne me sens pas en mesure de vous donner une réponse pertinente. Et si vous me dites qu'aller trouver votre ami ne serait pas une façon de connaître la vérité, qu'il nierait quelque chose comme ça et qu'en outre, ce « Non » ne vous serait d'aucune utilité... À vrai dire, je ne vois pas ce que vous pourriez faire. Faire pression sur celui qui vous a raconté l'histoire, vous débrouiller pour qu'il revienne sur ses propos, qu'il se rétracte ? Voilà qui semble peu probable, n'est-ce pas, que quelqu'un se dédise après avoir levé le voile sur quelque vilaine rumeur qui met autrui dans une situation aussi déplaisante ? Enquêter auprès de tierces personnes pour vérifier le bien-fondé de ces accusations ? À vous de savoir si cela est possible, bien souvent ça ne l'est pas. Je m'imagine donc que tout dépend de la nature de cette rumeur, dans quelle mesure elle peut coexister avec votre amitié et jusqu'à quel point vous pouvez tolérer cette ombre. Comme je vous l'ai dit, vous pouvez juste oublier, chasser cela de votre esprit, laisser courir. Au cas où il est absolument impossible de connaître la vérité, je suppose que nous avons alors la liberté de décider de ce qu'elle est.

L'œil maritime me regarda d'une autre façon, avec curiosité, qui sait avec une pointe de méfiance, comme si Muriel ne s'attendait pas de ma part à une réflexion aussi pragmatique — on attribue à la jeunesse une véhémence et une certaine intransigeance,

ainsi qu'une aversion pour l'incertitude et les compromis, une part de fanatisme dans sa quête de toute vérité, si petite et circonstancielle soit-elle.

— En fait, il est toujours impossible de connaître la vérité. On ne peut jamais savoir, me répondit-il. La vérité est une catégorie...

Il s'interrompit, il parlait au fil de ses pensées, ce n'était pas une phrase qu'il avait dû élaborer longtemps à l'avance à moins qu'il ne se la remémorât comme une citation.

— La vérité est une catégorie que l'on met entre parenthèses pendant la vie.

Il resta quelques secondes à soupeser cette phrase, en contemplant le plafond, comme s'il la voyait s'y inscrire tels les mots et les noms qu'écrivaient minutieusement au tableau noir les professeurs d'autrefois.

— Pendant que l'on vit, répéta-t-il. Oui, il est illusoire de lui courir après, c'est une perte de temps, une source de conflits, pure folie. Et malgré tout, nous ne pouvons nous en empêcher. Ou plutôt, nous ne pouvons nous empêcher de nous poser des questions à son sujet, pour nous assurer qu'elle existe, qu'elle se trouve dans un endroit et un temps auxquels nous n'avons pas accès. Je suis conscient que je ne saurai jamais de façon sûre si cet ami a fait ou n'a pas fait ce que l'on vient de me raconter qu'il a fait, mais je sais aussi que la vérité sera de deux choses l'une ou plutôt de trois choses l'une : ou il l'a fait, ou il ne l'a pas fait ou c'était moitié-moitié, et que ce n'était ni aussi noir qu'on me l'a décrit, ni aussi blanc que lui me l'aurait rapporté. Que je sois condamné à ne pas savoir ne signifie pas pour autant qu'il n'y ait pas une vérité. Le pire c'est qu'à ce point, l'intéressé lui-même peut la méconnaître. Après de nombreuses, et parfois pas si nombreuses, années, chacun raconte les faits à sa façon et en

vient à créer sa propre version, sa propre distorsion des faits. Les gens parviennent souvent à les effacer, à les bannir, à les disperser au vent, tel un chardon — il fit comme si une aigrette tremblotait sur son doigt, mais il ne souffla pas —, ils se persuadent qu'il ne s'est jamais rien passé ou que leur rôle a été très différent de ce qu'il fut en réalité. Il y a des cas d'oubli sincère, ou d'honnête incertitude, dans lesquels celui qui ment ne ment pas ou ne ment pas consciemment. Parfois, l'auteur du fait en question n'est lui-même pas en mesure de dissiper nos doutes, il n'est simplement plus habilité à raconter la vérité. Il a réussi à faire en sorte qu'elle s'estompe dans sa tête, il ne s'en souvient pas, il s'y perd ou l'ignore carrément. Et malgré tout, elle existe, cela ne l'empêche pas d'exister. Quelque chose s'est passé ou ne s'est pas passé, et si ça s'est passé cela a été d'une manière précise, c'est ainsi que cela a eu lieu. Tiens, regarde cette expression, « avoir lieu », que nous utilisons comme synonyme d'arriver, d'advenir. Elle est curieusement adéquate et exacte, car tel est bien ce qui arrive à la vérité, elle a un lieu et c'est en lui qu'elle demeure, tout comme elle a un temps et c'est en lui qu'elle demeure. Elle demeure à jamais verrouillée en ce temps, en ce lieu, impossible pour nous de revenir vers ce temps, vers ce lieu, pour jeter un coup d'œil à leur contenu. Il ne nous reste que des à-peu-près, des approximations, nous ne pouvons plus qu'en faire le tour et tenter de la discerner de loin ou à travers des voiles de brume, en vain, n'est-il pas ridicule de se gâcher ainsi la vie ! Et pourtant...

Il toussa, une toux nerveuse, me sembla-t-il, due à la frustration et la contrariété. Il se leva et se pencha pour prendre ses allumettes dans la poche de son pantalon afin de rallumer sa pipe, le coude calé sur le plancher. Il en profita pour sortir une boîte à

pillules ancienne, en argent, au couvercle incrusté d'une minuscule boussole emprisonnée dans son verre, qu'il regardait fixement quand il était plongé dans ses pensées, quand il ne savait ni comment continuer ni même s'il fallait continuer, quand il hésitait et se perdait dans ses hésitations en espérant que l'aiguille l'orienterait, que, pour une fois, elle cesserait d'indiquer le nord. J'eus l'impression que non seulement il hésitait à me révéler le prétendu délit, la supposée bassesse, voire le sale tour que lui avait joué son ami (pour le moment je savais qu'il ne s'agissait pas d'une trahison) mais qu'il hésitait aussi à me charger de quelque chose lié à cela, peut-être une mission, une surveillance, une enquête ; ou à me faire intervenir, Dieu sait comment, cela m'aurait été déjà difficile si je connaissais les faits, mais sans eux, je ne pouvais lui être d'aucun secours. J'eus néanmoins l'impression que le plus dur pour lui était de se décider à m'impliquer dans une affaire louche, déplaisante, voire crapuleuse, et que cette éventuelle implication de ma personne, qui le tentait, risquait de faire de moi bien plus qu'un simple assistant ou même un confident, de me mêler à certains faits et même d'éveiller soupçons ou rumeurs à mon sujet. Comme s'il savait que, s'il m'expliquait la situation, il lui faudrait par la suite me guider ou me mettre sur la voie, me donner un ordre ou me demander un service.

Et pourtant, quoi ? Je ne savais comment faire pour l'inciter à parler si ce n'est lui montrer mon intérêt et ma disponibilité. Sur ce point, je m'en rends compte à présent, ma jeunesse était un handicap, car il n'y a rien de plus simple que de délier la langue de quelqu'un, il n'y a pour ainsi dire personne qui ne meure d'envie de parler.

Muriel finit par se relever, avec agilité et sans effort, et il se mit à se promener autour de moi à longues enjambées, il allait et venait dans le salon et le bureau, contournant le bureau, quant à moi, je me dévissais le cou pour ne pas le perdre de vue, la pipe dans une main, dans l'autre la boîte à pilules avec laquelle il ne cessait de se frotter le menton comme s'il lissait un bouc « par bonheur » inexistant, je dis « par bonheur », car les individus qui arborent ce genre de barbiche ne sont, en général, pas fiables. De temps en temps, il consultait la boussole. Le voir, l'œil collé à cette mini-boussole, me donnait envie de rire et, je pense, à lui tout autant, et s'il la sortait c'était sans doute en partie pour l'effet comique et, en l'occurrence, pour réduire l'effet de vacillation et d'angoisse que causaient ses déambulations.

— Et pourtant, et pourtant ? répéta-t-il en guise de réponse, il ne me reste plus qu'à essayer de me

rapprocher, de dissiper une nappe de brume ou de lever un voile, qu'à gaspiller un bout de vie avec ça. Il suffit parfois de décaper un peu ou juste de faire semblant, pour justifier la prise d'une décision : pour décider, comme tu l'as dit, ce qu'est la vérité et s'y tenir une bonne fois pour toutes. Après une tentative, si timide et superficielle soit-elle, vous pouvez faire fi de ce que l'on vous a raconté, comme tu me l'as suggéré depuis le début, ou y accorder crédit et laisser s'étioler une amitié, la mettre entre parenthèses ou en finir une fois pour toutes avec elle. Mais pas avant cette tentative. Vous devez posséder ou vous assurer un indice qui vous serve de guide, si captieux ou infondé soit-il. Il nous faut trouver, par nos propres moyens, une orientation — du bec de sa pipe, il toucha le verre de la boussole —, une intuition qui nous permette de nous dire : « Bah ! C'est un mensonge pur et simple », ou bien : « Hélas, ça doit être vrai ».

Il cessa d'arpenter la pièce et me regarda soudain avec une tristesse infinie, sans que je sache s'il était triste pour lui ou pour moi, à cause de tout ce qu'il me restait à découvrir et à parcourir. À présent, je regarde ainsi les jeunes quand je perçois qu'ils ont des problèmes, quand je les sens désabusés, déçus, mais aussi quand je les vois tout excités, avec mille projets en tête, je croise alors les doigts pour que leurs espoirs se réalisent, un geste superstitieux, inutile, un geste de résignation. C'est là un regard qui se veut paternel, qui oublie que chacun est différent et que certaines générations sont plus aguerries que d'autres ; la mienne, je pense, l'était davantage que celle de Muriel et, sous nos déguisements idéalistes bigarrés, nous avons sûrement moins de scrupules.

— À un moment, je crus d'emblée ce que l'on me disait, poursuivit-il avec ce regard affligé, je doutai,

mais chassai aussitôt mes doutes, persuadé que l'on ne me mentirait pas sur une question aussi cruciale et ce, non seulement pour les autres, car au fond la plupart des gens s'en moquent, mais également pour celui qui mentait ou disait la vérité. On ne va pas imaginer que l'on puisse se faire du tort, n'est-ce pas ? Oui, ça ne doit pas t'effleurer l'esprit, à ton âge, non ? À vingt-trois ans ? Pour ma part, il m'en a fallu du temps pour apprendre que l'on ne saurait écarter cette éventualité, qu'en réalité, tout est envisageable. Les gens se livrent à des calculs farfelus, ils sont souvent prêts à prendre des risques. Ils souffrent pour la plupart d'un étrange optimisme, ils s'imaginent qu'ils parviendront à leurs fins, qu'ils changeront le monde, ou que la chance leur sourira, que le préjudice qu'ils se causent sera compensé, à la longue, par un bénéfice plus grand et que personne ne se rendra compte de quoi que ce soit, ni de ce qu'ils ont dit, ni de ce qu'ils ont fait pour atteindre leur but, qu'il s'agisse de retenir quelqu'un en otage, d'en ruiner un autre, d'en expédier un troisième en prison ou de le conduire au poteau d'exécution, d'escroquer pour s'enrichir ou de coucher avec une femme. Et peut-être ont-ils de bonnes raisons, le plus plausible c'est que nous ne saurons que très peu de ce qui s'est passé, c'est là la partie cachée de l'iceberg. Ainsi, cette fois-là, je pris pour argent comptant ce qu'il me racontait, je l'acceptai, j'œuvrai en conséquence et je m'y tins, et cela fit s'écrouler une vie ou deux, peut-être trois, selon la façon dont on regarde les choses, qui sait, davantage si l'on compte les descendants, des individus qui n'étaient même pas censés naître et ces autres que l'on a empêchés de naître à leur place.

La pipe toujours dans une main et la boussole dans l'autre, il reprit ses allées et venues après cet *excursus*, et il ajouta :

— Oui, en ce qui concerne cet ami, il va falloir que je perde un peu de mon temps.

Je ne compris pas grand-chose à ce qu'il me disait. À présent, il survolait une autre histoire, en évoquait une autre passée ou lointaine qu'il gardait également pour lui. Jusqu'à ce que me vienne à l'esprit une question susceptible de l'inciter à être plus explicite. Il avait mentionné la possibilité de mettre un point final à son amitié, selon le résultat des enquêtes sommaires qu'il se proposait de mener, en fonction aussi de ses tâtonnements ou de ses intuitions. Si ce qui lui était arrivé ne l'atteignait pas personnellement et n'avait rien à voir avec lui, il fallait vraiment que ce fût quelque chose d'objectivement inacceptable, à cette époque et dans notre pays, pour envisager de trancher là une relation longue de la moitié d'une vie. En ces jours-là, en ces années-là, on commençait à ressortir en privé des racontars lointains que nombre d'Espagnols s'étaient vus contraints de taire en public durant des dizaines d'années et qu'ils avaient à peine susurrés de temps en temps, en famille avec, entre-temps, des silences de plus en plus longs, comme si, non content de les avoir interdits, on avait essayé de les reléguer parmi les mauvais rêves et qu'ils se perdaient ainsi dans la brume tolérable d'un passé défini ou imprécis. Il en est ainsi avec ce qui fait honte, avec les humiliations que l'on vous fait subir et les soumissions que l'on vous impose. Personne n'aimait à se remémorer qu'il avait été vaincu ou qu'il avait été victime, que des injustices ou des actes de cruauté avaient été commis sur lui et sur les siens, qu'il avait dû se rendre et que, pour survivre, il lui avait fallu pactiser avec l'ennemi, qu'il avait dénoncé ses compagnons pour s'attirer les bonnes grâces du nouveau pouvoir, felleux persécuteur des vaincus, ou qu'il s'était en quelque sorte enterré vivant, s'efforçant d'attirer le

moins possible l'attention, qu'il avait fait profil bas toute sa vie et s'était plié aux folles exigences du vainqueur, qu'en dépit du mal que ce régime lui avait causé à lui-même, à ses parents ou à ses frères, il avait essayé de s'y engager, de le porter aux nues, d'adhérer à ses structures et de prospérer sous sa progression. Aujourd'hui on raconte des tas d'histoires fictives d'irrédentistes et de résistants passifs ou actifs, mais il est sûr que la majorité des vrais de vrais — pas si nombreux, et ils ne résistèrent pas longtemps — furent fusillés et incarcérés au cours des années qui suivirent la Guerre ou s'exilèrent, firent l'objet de purges ou de répressions et se virent interdire l'exercice de leur profession : des vieillards ou des hommes d'âge mûr passèrent le reste de leur vie à regarder leurs veuves ou leurs filles aller gagner de quoi faire bouillir la marmite — comme si leurs épouses étaient déjà veuves — alors qu'eux-mêmes, mal rasés, squelettiques — des ingénieurs, des médecins, des avocats, des architectes, des professeurs, des savants, voire un militaire loyal qui avait sauvé sa peau — regardaient par la fenêtre et s'efforçaient de ne pas penser. Bientôt, le gros de la population manifesta un enthousiasme franquiste, ou devint franquiste par indolence, par peur. Beaucoup de ceux qui avaient haï ce régime ou avaient souffert de sa domination finirent par se convaincre qu'il en était ainsi, qu'ils avaient vécu dans l'erreur et, qui sait, combattu du mauvais côté. Jamais on n'en vit autant retourner leur veste, une volte-face massive. La Guerre civile prit fin en 1939 et, on dira ce que l'on voudra aujourd'hui, ni dans les années quarante, ni dans les années cinquante, ni bien sûr dans l'indolence des années soixante, ni même dans les années soixante-dix jusqu'à la mort du dictateur, les gens n'aspiraient à donner leur version, j'entends celle qui n'était pas politiquement correcte. Au début, les

vainqueurs avaient ressassé la leur à satiété et ils continuèrent, mais avec de tels mensonges, avec une telle grandiloquence, avec tant de cachotteries, de calomnies, de partisaneries que le récit ne pouvait que les desservir et devenir lassant à force d'être répété. À partir d'un certain moment, ils le tinrent pour connu de tous et finirent par se taire ou presque, ils cessèrent d'insister là-dessus à longueur de temps et en profitèrent pour s'appliquer à faire oublier les aspects les plus sombres de leur conduite, de leurs crimes les plus gratuits. Imposer une histoire n'est guère satisfaisant, en fin de compte cela revient à se la raconter à soi-même et cela n'a rien d'élégant : si seuls les coreligionnaires, leurs complices et leur valetaille apeurée l'approuvent, c'est comme jouer aux échecs sans adversaire. Et les perdants préférèrent ne pas se souvenir des atrocités, qu'il s'agisse des leurs ou de celles des autres — pires, plus durables, plus bestiales, plus arbitraires —, et moins encore les transmettre à leurs enfants (qui voudrait relater des épisodes et des scènes si peu flatteuses ?) auxquels ils souhaitaient surtout de ne pas en passer par là et que le ciel leur accorde une vie aussi ennuyeuse que sans surprises, dussent-ils courber l'échine et ne pas connaître la liberté. On peut vivre sans elle, on peut s'en passer. De fait, c'est la première chose à laquelle les citoyens inquiets seraient disposés à renoncer. Si bien qu'ils réclament souvent de la perdre, d'en être privés, de ne jamais plus la voir, fût-ce en peinture, et portent ainsi aux nues celui qui va la leur ravir et, après ça, votent pour lui.

— Il s'agit de quelque chose qui a trait à la Guerre, Don Eduardo, Eduardo ? Quelque chose que votre ami a fait alors, que vous ignoriez et que l'on vient de vous rapporter ? C'est cela ?

Et je m'enhardis même à être plus précis, jusqu'à le tarabuster pour qu'il s'explique une bonne fois :

— A-t-il participé à un massacre ? A-t-il fait des *paseos* ?

À présent, beaucoup de jeunes ne connaissent plus l'expression, mais ma génération la connaissait bien, nous l'avions entendue dans la bouche de nos parents et grands-parents comme si elle faisait partie de leur vocabulaire, et rares étaient les familles dont un membre n'avait pas bénéficié d'un de ces *paseos* au cours des trois années que dura la Guerre : emmener quelqu'un faire un de ces *paseos* revenait à passer prendre quelqu'un chez lui, de nuit ou au petit matin, voire en plein jour, l'emmener de force, l'embarquer dans une voiture sous mâle escorte, l'emmener à l'extérieur de la ville sur un terrain vague ou jusqu'aux murs du cimetière, lui tirer une balle dans la tempe ou dans la nuque et laisser là son cadavre aux portes de sa future demeure ou l'expédier d'un coup de pied dans le fossé, cette dernière façon de s'en débarrasser étant la plus fréquente : à Madrid ou à Séville, en zone républicaine ou en zone franquiste, on ramassait certains mois de nombreux corps sur les routes le matin, comme s'il s'agissait de déchets incongrus pour les éboueurs, lourds, difficiles à charger et dotés d'une expression. Était-il phalangiste, de ceux qui ont le pistolet à la ceinture ? Ou milicien, de ceux qui ont le fusil à l'épaule ? En a-t-il dénoncé sitôt la Guerre finie ? A-t-il balancé certaines de ses connaissances et les a-t-il expédiées au poteau d'exécution ? A-t-il jamais servi de boucher, en a-t-il tué ou ordonné de tuer beaucoup ? Qu'est-ce qu'on vous a donc raconté pour que cela vous soit si difficile à dire ?

À cet égard, les choses avaient un peu changé, dans le sens où l'on pouvait parler, pas beaucoup, en réalité. Adolfo Suárez était au pouvoir, il était le premier président élu depuis quarante ans, quant à Franco, il était mort depuis quatre ou cinq ans. D'un côté, on s'était empressé de mettre Franco aux oubliettes et on voyait en lui une sorte de dinosaure, au bout de six mois, les plus enclins à la réflexion avaient peine à croire que sa disparition remontait à si peu de temps, car on avait l'impression que des siècles s'étaient écoulés. Non seulement une partie du pays n'avait attendu que ça, l'avait tant espérée et anticipée que sous de nombreux aspects — et dans la mesure du possible — la société avait depuis longtemps commencé à se comporter comme si elle était déjà survenue, mais le retentissant anachronisme qu'il était devint manifeste à une vitesse incroyable, y compris pour ses partisans : on n'avait que faire de lui, de sa dictature et de son Église, à laquelle il avait donné pouvoir et bénéfices illimités. D'autre part, on savait que, si étonnant que cela pût paraître, son régime s'était retiré de la scène politique sans rechigner ou presque (on disait à l'époque qu'il avait fait *hara-kiri*), obéissant ainsi à la volonté du roi, et par là même favorisant l'instauration de la démocratie.

Nous ne l'avions pas mise en place, car nous n'aurions pu nous y risquer sans une nouvelle effusion de sangs hybrides, mélangés, dont la fin eût été aussi prévisible que désastreuse. Ce qui est sûr, c'est qu'en ce qui concerne les libertés, nous n'avons pas perdu de temps pour en réclamer de plus en plus. Toutefois, en ces années-là, nous étions conscients que tout ne tenait qu'à un fil, que toute concession était révocable, que les suicidés pouvaient, réflexion faite, décider de ressusciter et de revenir, qu'ils avaient de leur côté la majeure partie d'une armée encore franquiste jusqu'à la moelle, qui détenait les seules et uniques armes de la nation.

Une des conditions pour cette mesure et ce *hara-kiri* si surprenant se résumait à une phrase : « Que personne ne demande de comptes à personne. » Qu'on laisse de côté les exactions déjà lointaines, les crimes de la Guerre, commis par les deux factions ; tant sur le front que dans l'arrière-garde, ou ceux, infiniment plus récents, de la dictature, commis par un seul, dans son immense arrière-garde punitive et rancunière, au long des trente-six années où ses sbires eurent blanc-seing alors que les autres se virent infliger des humiliations et furent réduits au silence. Si inéquitable fût-elle — les perdants avaient déjà amplement réglé leurs comptes, réels ou fictifs —, tout le monde accepta la condition, non seulement parce qu'ils y voyaient la meilleure façon de passer sans trop d'à-coups d'un système à l'autre, mais aussi parce que ceux qui avaient été le plus lésés n'avaient pas le choix, ils n'étaient pas en position d'exiger quoi que ce soit. La promesse d'un pays normal, avec des élections tous les quatre ans, avec des partis légitimés, un pays doté d'une nouvelle Constitution approuvée par la majorité, où la censure serait abolie — et sans doute, le divorce bientôt rétabli —, avec des syndicats, où l'on ferait cas de la liberté d'expression et de celle de la

presse, sans que les évêques mettent leur nez dans les lois, eut bien plus d'impact que la vieille chasse aux représailles ou le désir de réparation. À force de les ajourner et de ne plus oser y croire, ces espoirs s'en étaient allés en charpie dans l'éternel surplace de l'attente qui n'attend rien. Les morts étaient morts, ils n'allaient pas revenir, ceux qui avaient passé des années de prison imméritées avaient bel et bien perdu ces années et n'allaient pas les récupérer ; ceux qui avaient été muselés pourraient s'exprimer, les prisonniers politiques seraient amnistiés et sortiraient dans la rue après effacement de leur casier judiciaire, les exilés pourraient finir leurs jours ici ; on ne pourrait plus arrêter ni condamner arbitrairement qui que ce soit, on pourrait châtier les tyrans en ne votant pas pour eux, en les renversant, en les privant de leurs privilèges, ou du moins de certains d'entre eux. L'avenir était si tentant qu'il valait la peine d'enterrer le passé, le lointain tout comme le récent, surtout si ce passé menaçait de gâter cet avenir qui, en comparaison, semblait si favorable. Beaucoup aujourd'hui ont oublié, ignorent, faute de souvenirs, ou n'ont même pas idée de ce qu'est une dictature, de ce en quoi elle consiste mais, venant d'où nous venions, cet horizon nous paraissait un rêve auquel nous avions peine à croire, le sentiment prédominant était un soulagement et l'impression, en fait, d'avoir de la chance : nous allions nous débarrasser d'un régime totalitaire sans passer par un autre carnage, et nous pourrions raconter enfin cette première saignée, celle qui, oui, a bel et bien eu lieu, telle qu'elle fut en réalité.

Et il en fut ainsi, on commença à raconter dans les grandes lignes, du point de vue historique, sans trop entrer dans les détails, chacun à sa façon. La condition avait été acceptée, elle fut respectée à la lettre, parfois avec certaine exagération ; en vertu du décret d'amnistie générale, personne n'essaya de poursuivre

en justice et il va sans dire que cela nous épargna bien des affrontements, bien des mises en cause aussi interminables que virulentes et nous préserva d'un retour toujours possible de ceux qui avaient souscrit au hara-kiri des Cortes, même si chaque jour qui passait les confinait davantage dans un territoire fantomatique dont on s'aperçoit vite, pour peu qu'on accepte d'ouvrir les yeux, qu'il est impossible de sortir. Aussi était-il donc impensable qu'en ces années, on dénonçât qui que ce soit pour le rôle qu'il avait joué durant la dictature ou la Guerre. Que l'on ne cherchât pas à régler ses comptes devant la justice impliquait aussi un pacte social, cela revenait à nous dire les uns aux autres : « Suffit, laissons tomber. Si, pour que le pays se normalise et que nous ne recommencions pas à nous entre-tuer, il est nécessaire que personne ne paye, alors déchirons les factures et repartons de zéro. Le prix le vaut bien, parce que, au bout du compte, nous aurons en échange, sinon le pays tel que nous l'avons voulu, du moins un pays qui lui ressemblera. En tout cas, nous essayerons, sans violence, sans interdictions et sans prendre les armes contre celui qui se ferait élire à la loyale. » Ce furent des années d'optimisme, de générosité et d'espoir, et je n'ai aucun doute que ce sont les meilleurs souvenirs que l'on ait de cette époque.

Il s'ensuivit quelque chose d'étrange : ce pacte social devint si vite l'affaire de chacun que la condition établie finit par être respectée plus que scrupuleusement, et fut étendue à ce que l'on racontait au sujet du passé. Une chose sûre, édictée par le bon sens, était que nous évitions les tribunaux, que nous faisons en sorte que leurs registres ne soient pas encombrés d'affaires déplaisantes susceptibles de nuire à la convivialité et de nous amener à très mal finir. Par ailleurs nous n'aurions pu savoir, nous n'aurions pu raconter. Quoi qu'il en soit, la plupart

optèrent pour cette dernière option, celle de continuer à se taire, bien sûr en public, mais souvent aussi en privé. En outre, il y avait encore certain stoïcisme, certaine pudeur, on était loin encore de l'époque, qui se perpétue, où tout le monde prit conscience de l'avantage qu'il y avait à se faire passer pour victime, à se plaindre et à tirer profit de ses souffrances ou de ses antécédents, sexe, classe, idéologie ou région, qu'ils fussent réels ou fictifs. Il subsistait un sentiment d'élégance qui vous déconseillait de faire étalage des sévices et des persécutions et invitait ceux qui avaient subi les plus grands préjudices à garder le silence. Seule dérogation à cette attitude, quelques personnalités qui, à un moment donné, soit au début quand la répression était la plus féroce, soit au milieu, soit à la fin, avaient apporté leur soutien à Franco, forcèrent la chance. Non satisfaits de leur impunité, dont on ne leur tenait même pas rigueur, ces notables que l'on laissait vivre en paix, sans même toucher à leurs émoluments, commencèrent à se fabriquer des biographies illusoires, à se prévaloir de démocrates de l'époque athénienne et à proclamer que leur anti-franquisme remontait à des temps immémoriaux, pour ne pas dire qu'il était là depuis toujours. Ils profitèrent de l'ignorance des plus jeunes — et de l'ignorance générale — mais aussi de la discrétion des mieux informés de leur génération. Un romancier déclarait dans un journal que le début de la Guerre l'avait surpris en Galice, zone franquiste, il n'avait donc eu d'autre choix que de rallier cette armée, mais il ajoutait que si on l'avait surpris à Madrid, il aurait pu défendre la République, son plus grand désir à l'époque. Ses proches savaient que la Guerre l'avait précisément surpris à Madrid et qu'il avait fait l'impossible pour s'échapper de la capitale et arriver en Galice afin de rejoindre la

faction qu'à présent il reniait avec un tel aplomb. Un historien se vantait de « ses années d'exil à Paris », alors qu'il les avait passées rien de moins qu'en tant qu'attaché à l'ambassade d'Espagne, représentant Franco, c'est évident. De même, un autre intellectuel se permettait de faire état de son « exil forcé » qui consistait en deux ou trois cours dans une université nord-américaine, avec à la clef un contrat lucratif, dans les années soixante, période relativement calme — personne ne s'exilait s'il n'avait risqué d'endurer le pire —, après avoir bénéficié, en des temps plus durs, des nombreuses faveurs du régime en sa qualité de membre de la Phalange, ainsi que d'adepte et d'adulateur du régime. Et bien d'autres cas de ce genre.

Ces fausses affirmations et négations, ces inventions et prétentions finirent par irriter ceux qui s'étaient vraiment opposés ou avaient refusé de collaborer : ils avaient eu la vie dure pendant des décennies et ils étaient plus ou moins au courant du rôle que chacun avait joué. Autrement dit, c'étaient eux qui savaient, qui se souvenaient de cette époque et que l'on ne pouvait pas berner. Car il était aisé, bien entendu, d'abuser la plupart des gens, et il en fut ainsi, car personne n'eût adressé ni aux journaux ni à la télévision une lettre dénonçant ces hauts personnages qui, au lieu de s'estimer heureux de s'en être si bien tirés après l'instauration de la démocratie, n'avaient aucun scrupule à inventer des histoires, à s'orner la poitrine de médailles imméritées et à se fabriquer un pedigree de circonstance. Quant à ceux qui, eux, savaient, ils étaient habitués à perdre et à se taire. À leurs yeux, les clauses auxquelles ils avaient souscrit étaient trop lourdes, tout comme le pacte social. Le déni de revanche et l'ignominie de la dénonciation leur semblaient tout aussi lourds. Ainsi laissa-t-on courir les mensonges des vieux

franquistes et continua-t-on à ne rien raconter de personnel en public, à peu près tout ce que l'on entendait se limitait à leurs fanfaronnades. Ils se vantèrent tant et si bien et ils poussèrent si loin le bouchon que cela finit par inciter ceux qui étaient au courant à réagir de plus en plus en privé — il en fallut de la mesure et de la patience et il en faut encore à présent — et à rapporter ce qu'ils savaient ou ce qu'ils avaient fait, dit ou écrit les uns et les autres, quels avaient été au juste durant la Guerre et la dictature les comportements qu'à présent des milliers de personnes s'acharnaient à cacher, à embellir ou à faire disparaître. Beaucoup se soutenaient pour empêcher l'occultation et le maquillage : je te cautionne et toi tu me cautionnes, je ne dirai rien sur toi et tu ne diras rien sur moi, je te tresse des lauriers et tu m'en tresses. Je pensai qu'un bruit de ce genre, de ceux qui, loin d'être infondés, relataient la vérité — un de ces bruits atténué, discret, émis dans le cercle familial, lors de réunions et dîners entre amis ou confié à l'intimité encore plus grande de l'oreiller —, avait dû récemment parvenir aux oreilles de Muriel.

Pendant que je le soumettais à mon bref interrogatoire, Muriel avait continué à arpenter la pièce, en me lançant parfois des coups d'œil sans importance, simple contrôle ou attention à mon égard, qui m'amènèrent à conclure que je ne m'étais pas trompé. Il s'arrêta quand je m'arrêtai. Il me regarda alors avec un air circonspect et grave que je ne sus déchiffrer. Peut-être l'avais-je gêné avec tant de questions directes, le forçant ainsi à me raconter ce qu'il n'avait pas encore décidé de me confier ou non. La boussole-boîte à pilules dans une main, il alla de sa main libre rechercher la cravate sous son pull et la lissa. Il avait dû la froisser ou la déplacer quand il était par terre. Il voulut aussi arranger le nœud mais, faute de miroir, n'y parvint pas et le laissa de guingois. Je le lui signalai en faisant avec les doigts un geste vers ma gauche. Il le comprit et rectifia. Il se dirigea vers l'un des canapés, s'assit, croisa les jambes et me répondit :

— D'une façon ou d'une autre, tout a encore à voir avec la Guerre, Juan. Ah ! Puissé-je seulement voir le jour où il n'en sera plus ainsi, mais je crains, hélas, de ne pas le voir. Je ne pense même pas que tu le verras, malgré toutes les années que tu as de moins que moi ; et même si ce qui s'est alors passé te semble aussi lointain que la guerre de Cuba, les

carlistes ou l'invasion napoléonienne. S'il en est ainsi, tu te trompes, tu verras. Tu entendras parler de cette abominable Guerre bien plus longtemps que tu ne l'imagines. Surtout par ceux qui ne l'ont pas vécue, qui seront ceux qui en auront le plus besoin pour donner un sens à leur existence : pour fulminer, pour s'apitoyer, pour avoir une mission, pour se persuader qu'ils appartiennent à une faction idéale, pour chercher une vengeance rétrospective et abstraite qu'ils appelleront justice, quand elle ne peut être posthume ; pour s'émouvoir et émouvoir les autres, leur faire verser des larmes, pour écrire des livres, tourner des films et faire du fric, pour s'auréoler de prestige, pour tirer quelque profit sentimental des malheureux qui sont morts, pour imaginer les peines qui leur ont été infligées, leurs souffrances que nul ne saurait imaginer même s'il les a entendu raconter de première main ; pour se prétendre leurs héritiers. Une guerre comme celle-ci est un stigmaté qui ne s'efface pas en un siècle ou deux, parce qu'on le retrouve en tout, il affecte et avilit toute chose. Il représente ce qu'il y a de pire. Cela revint en quelque sorte à retirer le masque de civilisation que portent les nations dites présentables, plaqué sur le visage, comme ce patch — là-dessus, il toucha son bandeau de borgne —, et qui leur permet de feindre. Feindre est essentiel pour coexister, pour prospérer et progresser ; après ce qui s'est passé, il n'y a plus de feinte possible une fois que l'on a vu à découvert leurs visages de scélérats. Il faudra des éternités pour oublier ce que nous sommes ou pouvons être, et cela est facile, il suffit d'une allumette. Cette guerre perdra de sa virulence avec le temps, et c'est déjà le cas. Mais elle sera comme l'un de ces conflits familiaux qui se perpétuent au fil des générations : tu te retrouves avec les arrière-arrière-petits-enfants d'une branche qui détestent ceux de l'autre branche,

sans avoir la moindre idée de l'objet du différend, pour la simple raison qu'on leur a inculqué cette haine dès le berceau, ce qui suffit pour qu'ils se déchirent entre eux, car ils voient dans ces agissements la confirmation de ce qui leur avait été annoncé : « Ah ! Nos aînés nous avaient bien prévenus, vous voyez comme ils avaient raison ! » Et ça continue. Le mal causé par Franco et les siens est littéralement inconcevable pour chacun d'entre nous, ils déclenchèrent cette guerre sans nécessité, avec une violence délibérée, comme une simple tentative d'extermination et, qui plus est, ils y prirent un tel plaisir qu'ils ne voulurent jamais y mettre un terme. De leur côté, bien sûr, ceux qui étaient agressés ripostèrent aussitôt tout aussi violemment. Pis encore, ils attirèrent la malédiction sur ce pays. À la différence d'Hitler, ils n'en étaient pas même conscients, abrutis qu'ils étaient. Ils ne mesurèrent pas les conséquences, car ils s'en moquaient. Et en revanche, oui, en revanche, qui sait combien de temps cela va encore durer...

Muriel s'interrompt, perdu dans ses pensées, laissant à nouveau son regard errer vers les hauteurs et, peut-être, vers le tableau de Casanova frère. On aurait dit que son œil unique contemplait non point les cavaliers du tableau (sans doute une scène de manœuvres, pacifiquement militaires, si l'on peut dire), mais un avenir très lent presque immobile, ponctué d'avancées et de reculs imperceptibles. Tel est précisément l'effet que produisent les chefs-d'œuvre, même s'ils ne bougent pas, même si l'action qu'ils représentent n'avance ni ne régresse.

Je ne sus pas si ce laïus visait à ne pas me répondre et à abandonner le sujet. Dans ce cas, pourquoi l'avait-il lancé, sans rien me demander ? Je réessayai, me jurant que ce serait la dernière fois, du moins pour la matinée. Il ne tarderait pas à partir à son bureau, où il

passait un bon moment jusqu'à l'heure du déjeuner ; au début, il ne m'emmenait pas mais, par la suite, je l'accompagnais à l'occasion. Il lui arrivait de déjeuner à l'extérieur avec des connaissances et de ne pas rentrer avant le milieu de l'après-midi. Il lui arrivait aussi de ne pas réapparaître de la journée et de revenir le soir, quand son épouse, Beatriz, était déjà couchée. Pour peu que cela survienne plusieurs jours de suite, ils ne se voyaient alors qu'au petit déjeuner. Encore fallait-il, bien sûr, qu'il ne fût pas en voyage ou en train de tourner.

— Mais alors, cette histoire au sujet de votre ami, elle a un rapport avec la Guerre ou non ? Vous ne m'avez pas répondu, Eduardo ? Je ne sais toujours pas si ce que vous m'avez dit signifie oui ou non. Quoi qu'il en soit, si vous n'êtes pas plus explicite, je ne serai toujours pas en mesure de vous aider.

Il sourit de son sourire lumineux, il sourit aussi de son œil qu'il posa à nouveau sur moi avec bienveillance et estime, cette estime moqueuse avec laquelle nombre d'adultes regardent les enfants ou s'adressent à eux.

— J'allais le faire, comme tu es pressé, impatient ! J'y viens. Non, il ne s'agit d'aucune de ces choses que tu as énumérées. Pour autant que je sache, il n'a tué personne, il n'a pas participé à ces *paseos*, il n'a envoyé personne à la mort, entre autres raisons parce qu'il n'en avait pas vraiment l'âge entre 1936 et 1939, à moins d'avoir été un prodige de malfeasance précoce, et il y en a eu. Il n'est guère plus âgé que moi. Il n'a pas non plus trahi, ni dénoncé personne. Il est même connu pour n'avoir, semble-t-il, ni trahi ni dénoncé personne. Bien sûr, il a toujours eu la réputation de s'être très bien conduit durant l'après-guerre, d'avoir tendu la main à ceux qui en avaient le plus besoin, pour raisons politiques, j'entends. Un homme irréprochable en ce sens. En ce sens, du moins. Telle a été sa réputation.

L'expression « en ce sens, du moins » me frappa, comme si, en d'autres domaines, son ami n'avait pas été si irréprochable, ce qui, tout bien réfléchi, n'avait rien d'extraordinaire ; compte tenu des aléas de la vie, on ne peut pas toujours être à la hauteur. Le plus étrange ne m'échappa point, ce que j'avais le plus mal compris, mais je ne le laissai pas quitte pour autant :

— Eh bien, dans ce cas, je ne sais pas. Je ne comprends pas comment le problème peut être lié au fait que votre ami n'a trahi ni dénoncé personne, c'est bien ce que vous avez dit, n'est-ce pas ? Et ça serait plutôt une bonne chose, non ? Et si ce que l'on vous a rapporté n'implique pas de crimes et ne vous affecte pas directement car il ne s'agit pas d'une trahison à votre égard, eh bien vous me raconterez ça un jour si vous voulez, mais j'ai du mal à imaginer à quoi diable vous faites allusion quand vous parlez de « quelque chose comme ça ». Quelque chose que vous ne pouvez pas écarter comme de simples ragots et que vous ne confieriez « ni à un ami, ni à un ennemi, ni à une maîtresse, ni à un inconnu, ni à un juge, ni même à votre épouse ou à vos enfants ». Je ne fais que répéter ce que vous venez de me dire. N'allez pas croire que je ne prête pas attention à ce que vous me dites. Vous voyez bien que si.

Il passa la main sur ses joues et son menton comme pour s'assurer qu'il s'était rasé d'assez près. Après quoi, il frotta avec l'index son grand nez bien droit rappelant celui d'un acteur de télévision de mon enfance, Richard Boone, qui lui-même arborait une fine moustache ; peut-être la ressemblance était-elle plus flagrante avec cet acteur qu'avec aucun des précédents. Il tambourina ensuite du bout des ongles sur sa coque, il allait, à coup sûr, prendre une décision, sans doute en ce qui me concernait moi, et non pas la question.

— Regarde, dit-il. Je suis désolé de t'avoir mis en vain la puce à l'oreille, mais à présent il va falloir que tu tiennes le coup. Je ne sais toujours pas comment m'y prendre avec cette histoire, j'avoue qu'elle m'a bousculé. À tel point que je n'ose pas la divulguer. Je ne pense pas que je doive, du moins pas encore. Et si j'en faisais part à quelqu'un, à qui que ce soit, fût-ce à toi, je l'ébruiterais et ensuite, plus moyen de rattraper ni de freiner ce que l'on a semé à tout vent. Peut-être que par la suite, selon ce que je déciderai (et cela ne tardera pas, ne t'inquiète pas, dans un sens ou dans un autre), je devrai te confier une mission et j'aurai besoin de ton aide comme simple pion ; ou même plus que cela : comme fou, voire comme cavalier, sais-tu que le cavalier est la pièce la plus imprévisible du jeu d'échecs, capable de sauter par-dessus les obstacles de huit façons différentes ? Je dois aussi te demander d'oublier cette conversation, de faire comme si nous ne l'avions jamais eue. Je ne veux pas toutefois te laisser totalement dans le brouillard et, en outre, étant donné qu'il est possible que tu tombes un jour ou l'autre sur cet ami, ce ne sera pas une mauvaise idée que tu l'aperçoives afin que tu saches de qui il s'agit et que tu voies quel effet il produit sur toi, on finit par ne plus rien remarquer de significatif chez ceux que l'on connaît depuis des éternités. Il s'appelle Jorge Van Vechten et il est médecin. Le docteur Van Vechten.

Je ne pus m'empêcher de l'interrompre, ne pas comprendre un mot ou un nom provoque un déclic qui nous fait sursauter. À présent, je sais très bien comment ça s'écrit, mais au début, quand j'entendis ce nom (Muriel le prononça « Van Vekten » comme Van Vechten lui-même et tous ceux qui le connaissaient, même si, par la suite, on m'a dit qu'en Hollande et en Flandre on l'appellerait « Fan Fejten » ou quelque chose de ce genre), je ne parvins pas à le saisir ni à me le figurer par écrit.

— Van quoi ? Il est hollandais ?

— Non, il est aussi espagnol que toi et moi.

Et il m'épela la partie la plus mystérieuse du nom.

— Mais il est, bien sûr, de lointaine origine flamande, comme le peintre Carlos de Haes, tu sais, ou l'autre peintre, Van Loo, je me demande d'ailleurs si ce dernier n'était pas français mais, en tout cas, d'ascendance hollandaise, ou Antonio Moro qui, en fait, s'appelait Mor, ils passèrent tous par ici ou y séjournèrent, ou encore comme Juan Van Halen, officier de la marine de guerre, et peut-être le marquis de Morbecque. Tu as entendu parler du marquis de Morbecque ? Il possède une collection de *Don Quichotte* à vous couper le souffle, le professeur Rico la lui envie. Il y a eu pas mal d'Espagnols d'origine hollandaise ou flamande. Si mes souvenirs sont bons, sa famille, les Van Vechten, venait d'Arévalo, dans la province d'Ávila, il m'a expliqué ça un jour. Il y a là-bas, semble-t-il, beaucoup de blonds aux yeux bleus, car c'est un de ces coins de Castille et d'Andalousie qui se repeuplèrent avec des Flamands, des Allemands et des Suisses, je ne sais plus si c'était sous le règne de Philippe IV ou sous celui de Charles III, ou peut-être même des deux ? Bon, quelle importance ? Aujourd'hui, il est aussi espagnol que Lorca. Ou Manolete. Ou Lola Flores. Ou le professeur Rico lui-même, bon sang !

Il sourit. Il se mit à rire, de lui-même plutôt que de moi. Moi, je ne connaissais le professeur Rico que de nom. Il se tut, puis me demanda :

— Alors, je peux compter sur ton aide si nécessaire ? Comme taupe, si j'ose dire ? À moins que tu ne préfères te limiter à tes strictes obligations ? D'ailleurs, nous ne les avons jamais précisées, elles ne sauraient donc être bien strictes.

Ayant achevé mes études depuis peu, cela m'arrangeait de recevoir chaque mois l'argent que me payait

Muriel, j'avais eu de la chance, de trouver aussi vite, par l'intermédiaire de mes parents, un travail, si peu ordinaire et si temporaire fût-il. La plupart des jeunes d'alors — aujourd'hui, il n'en est plus ainsi — souscrivaient à cet adage, cher à mon père : « Il n'y a pas de mauvais travail, tant qu'on n'en a pas un meilleur. » Ajoutons à cela que, dès le début, Eduardo Muriel était devenu pour moi une de ces personnes que l'on admire sans réserve ou presque, dont on apprécie la compagnie toujours instructive et que l'on veut satisfaire. Ou mieux encore, l'une de celles dont on meurt d'envie d'avoir l'estime et l'approbation. Comme celles d'un bon professeur quand on est au collège ou à l'université (enfin, dans ma fac, ils furent tous plus horribles les uns que les autres, à une exception près), ou celles d'un maître quand on est élève ou encore celles d'un savant si l'on est un ignorant qui prétend ne pas l'être tant que ça pour la bonne raison qu'il côtoie le savoir. À l'époque, j'aurais fait à peu près tout ce qu'il m'aurait demandé, j'étais à son service et qui plus est, de plein gré, le loyal serviteur en voie de devenir un de ses fidèles. Lui n'avait même pas l'habitude de donner des ordres, sauf en ce qui concernait les questions de moindre importance ou d'ordre pratique. Dès que quelque chose sortait de l'ordinaire, comme en cette occasion, il se renseignait, posait des questions, avec délicatesse, sans s'imposer. Il était, bien sûr, persuasif : après m'avoir soumis à un véritable suspense, après avoir éveillé et titillé ma curiosité (il devait se rendre compte que tout ce qui se rapportait à lui m'intéressait, comme c'est le cas de l'admirateur qui vous est proche), il devait sans doute savoir que j'irais où il m'enverrait, que je mènerais à bien la mission dont il m'avait chargé, que je me lierais d'amitié avec l'être le plus antipathique ou le plus vil qui fût.

Javier Marías

Si rude soit le début

Traduit de l'espagnol par Marie-Odile Fortier-Masek

« L'avenir était si tentant qu'il valait la peine d'enterrer le passé. »

Madrid, 1980. Depuis la mort de Franco cinq ans plus tôt, la ville s'est transformée en une interminable fête. Le jeune Juan travaille pour Eduardo Muriel, célèbre cinéaste qui lui présente sa femme, la belle et inquiétante Beatriz, et lui ouvre les portes de leur maison. D'abord fasciné, Juan comprend progressivement que le brillant décor a un envers bien plus obscur. À mesure qu'il plonge dans l'intimité du couple, les secrets qu'il découvre vont changer le cours de sa vie.

Après le succès mondial de *Comme les amours*, Javier Marías signe un roman éblouissant sur les frontières incertaines entre la passion et la haine, entre la justice et le désir de vengeance, entre l'oubli et l'impossibilité du pardon.

« Sexe, mensonges et post-franquisme. Javier Marías est l'un des romanciers les plus pénétrants de notre temps. »

Nathalie Crom, *Télérama*

Javier Marías

Si rude soit le début



Si rude soit le début

Javier Marías

Cette édition électronique du livre
Si rude soit le début de Javier Marías
a été réalisée le 30 juillet 2019 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072825231 – Numéro d'édition : 342759).
Code Sodis : U21630 – ISBN : 9782072825262.
Numéro d'édition : 342762.